

## L'Etranger absolu

MICHEL GUÉRIN

Le *Marcion* de von Harnack (1851-1930) est un classique de l'érudition et de la science allemandes. Il fut publié à Leipzig en 1924 par le théologien protestant, historien, philologue et éditeur des Pères de l'Eglise. L'intérêt de l'ouvrage dépasse considérablement le cercle des spécialistes, dans la mesure où, de toute évidence fasciné par l'hérésiarque du II<sup>e</sup>-siècle dont il confie qu'il a été "[son] premier amour dans l'histoire de l'Eglise", Adolf von Harnack fait de ce paulinien gnostisant, né vers 85 à Sinope (sur la rive sud de la mer Noire), la figure la plus importante de l'Eglise entre Paul et Augustin. Certes Marcion est, pour certains Pères, l'"hérétique par excellence", c'est un réformateur plus radical que Luther ne le sera; il fonde sa propre église, qui se répand au point d'inquiéter sérieusement

la "Grande Eglise" avant de disparaître vers le IX<sup>e</sup>-siècle; sa doctrine, farouchement ennemie de l'Ancien Testament, sent le soufre – en l'espèce la gnose; c'est lui, pourtant, qui "invente" l'évangile dans sa signification de "bonne nouvelle", lui encore qui, avec son corpus scripturaire bipartite (limité à l'Evangile de Luc et aux Epîtres de Paul) montre l'exemple à l'Eglise catholique (la "Bible de Marcion" préfigurant, dans le geste sinon par la teneur, le Nouveau Testament).

L'originalité de la thèse de von Harnack tient sans doute à la minoration des aspects gnostiques, voire manichéens qui feraient de Marcion, à cette époque, un parmi tant d'autres dualistes, chrétiens comme païens, contempteurs du monde et du corps; au motif que la spéculation n'est pas l'affaire

de Marcion, mais bien la rédemption, von Harnack prend le parti d'insister sur son paulinisme (expliquant aussi sa lutte contre le syncrétisme judaïsant dans le premier christianisme et l'exclusion, à ce titre, des "faux apôtres"). Cette appréciation a pour conséquence d'ériger Marcion en figure incontournable, fût-ce dans le défi, de l'histoire de l'Église. Autant dire que Marcion est un maillon de cette édification séculaire, à cause ou en dépit de ses fameuses *Antithèses*. Au point que le lecteur finit par se demander: Harnack serait-il marcionite-?

Quel est donc l'enseignement de Marcion-? Observons pour commencer qu'on le connaît surtout par ses adversaires, au premier rang desquels Tertullien (*Contre Marcion*) et Irénée-; il ne nous est resté qu'une phrase un peu longue de Marcion, pas n'importe laquelle, convenons-en: "O merveille de merveilles, ravissement, puissance et étonnement, que l'on ne peut rien dire ni penser de l'Évangile et qu'on ne peut le comparer à rien." Voilà le centre de la doctrine de Marcion, la bonne nouvelle qui gonfle le cœur d'espérance et de foi-: il y a un "Dieu bon". Celui-ci est *autre* que le Dieu de l'Ancien Testament, créateur du monde et justicier vindicatif. Comprendons bien ce que cela signifie-: Marcion ne conteste pas l'existence, mais, pour ainsi dire, le grade du "Dieu juste" (*ô dikaios theos*), artisan d'un monde mauvais, charnel (avec lequel, forcément, il se compromet) et père de la Loi (mosaïque) à jamais marquée au sceau de sa passion distinctive, la colère-; il professe donc qu'il y a *deux Dieux* et que, pour citer von Harnack, "la totale ignorance du créateur du monde en ce qui concerne l'autre Dieu est la pire des ignorances" (p.-125).

Qui est l'autre-? Justement-: c'est l'Autre pur-! Il est la réponse inouïe, l'écho merveilleux de la foi, il n'a rien à voir ni à faire avec le monde créé, il ne rend pas la justice, car sa venue, comme à l'improviste, fait figure de chance absolue, de don immotivé. Il est appelé "Celui qui survient" (*ô eperkomenos*), ou encore l'Inconnu, l'Étranger, l'Intrus.-Pour Marcion, en effet, ce Rédempteur sauve les hommes d'une nature qui les afflige et d'une Loi qui les tient captifs, parce qu'il n'a rien de commun avec eux (et avec elles). L'image du salut n'est pas celle

du retour dans la maison du Père, mais du départ vers une contrée étrangère dont nul ne sait à quoi elle ressemble – la seule certitude étant qu'elle rassemble l'espérance. La patrie n'est pas d'où l'on vient, mais où l'on va. Elle n'a pas de dessin, de format, de modèle-: c'est l'Indéfini qui anime l'espérance, *ouvre* l'imagination, prépare le cœur aux sirènes de l'Inouï.

Sous quels rapports ce "Dieu bon" peut-il être dit "chrétien"-? D'abord, en ce qu'il est annoncé par un évêque, en rupture de dogme mais non de foi, qui entend se gouverner d'après Paul-; ensuite, en ce qu'il substitue à la Loi de justice (pénale) la loi d'amour, en ce qu'il a pour fils le Christ. Mais voici, bien vite, le dérapage, l'hérésie-: Marcion récuse avec force l'Incarnation (le *Verbum caro factum*), la réalité du salut dans la chair mortelle. Impensable et scandaleux, à ses yeux, que Dieu paye tribut à la chair-! Inconcevable abjection-! Préjugé gnostique, qui veut d'un côté la matière et le mauvais, de l'autre l'âme et la pureté. Ce sera toute l'offensive de Tertullien et d'Irénée contre l'hérétique exemplaire de souligner avec vigueur la singularité du message et du salut chrétiens en tant qu'ils passent et repassent par le *mystère*, l'Incarnation, la Résurrection des corps. En luttant pied à pied contre Marcion, les Pères, stratèges et économes du Salut, entendent séparer clairement et définitivement l'Évangile de la gnose. (Qu'on me permette un instant de sortir du *Marcion* de von Harnack-! Comment s'expliquer qu'aucun éditeur n'ait jugé opportun de rééditer le passionnant essai d'Anders Nygren, *Eros et Agapè* (traduction française Aubier, 3 vol., 1944)-? Si quelqu'un a su pénétrer, synchroniquement et sur la longue durée, les mobiles divergents de la gnose hellénique et de la charité chrétienne, c'est bien le théologien suédois. Selon lui, "la gnose est l'autre nom d'Eros" (t.-I, p.-153). De la gnose, Paul dira qu'elle "rend orgueilleux". Pourquoi-? Parce qu'Eros, qui l'inspire, est un "mouvement vers le haut", il signifie l'élévation de l'homme du sensible au supra-sensible, l'aspiration à fuir la geôle du corps pour retrouver le monde des âmes qui se rappelle à lui dans la réminiscence-; bref il conduit à surestimer (ou sublimer) l'homme – "semence

divine semée dans la matière hostile” (t.-2, p.-78) – en diabolisant sa part charnelle, mortelle. Au contraire, Irénée, qui oppose la résurrection à la croyance hellénistique à l’immortalité, s’emporte contre ceux qui, obnubilés par la faiblesse de la chair, oublient de considérer “la puissance de Dieu, qui ressuscite d’entre les morts”.)

Marcion radicalise les antithèses pauliennes (entre la Loi et l’amour), il va beaucoup plus loin que Paul puisqu’il transforme en rupture la distance avec l’Ancien Testament. Selon lui, l’avènement du Christ n’y est pas préfiguré par les prophéties, car le Rédempteur n’a pas de précurseur; il ne sauve pas

---

le monde, mais *du* monde. On comprend la fascination que Marcion a pu exercer, quand on réalise qu’au-delà même du cadre théologique et historique de sa “réforme”, il présente une physionomie plausible de l’espérance humaine, relancée d’époque en époque – celle qui *tranche* avec l’histoire, le passé, la tradition, l’institution et fait le pari d’un Tout-autre (que ce monde-ci, tenu pour inamendable).

Adolf von Harnack, *Marcion. L’Evangile du Dieu étranger, contribution à l’histoire de la fondation de l’Eglise catholique*, Cerf, 2003.